

LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOLOGIE

1/2022

Tome CXXVIII

ISOLEMENT ET OUVERTURE AU MONDE

Sous la dir. d'Élisabeth GAUCHER et Ambre VILAIN



relation académique étroite entre les cisterciens et les successeurs de Duns Scot et d'Ockham. A. Baneu traite de la distinction 35, § 48, du livre 1 : « En quoi la volonté humaine va-t-elle être en concordance avec la volonté divine ? » Eltville produit une réponse subtile et influente dans ses cercles d'évolution et d'enseignement : vouloir la même chose que Dieu signifie vouloir ce que Dieu veut que le viateur veuille, et non pas exactement la même volonté que lui. I. Curut s'intéresse à la connaissance divine (distinction 35 du livre 1). « Dieu qui a une connaissance exhaustive de lui-même, a-t-il une connaissance distincte des êtres actuels et possibles ? » Eltville marque là sa dépendance particulière à Thomas d'Aquin ; par le traitement de cette question, le lien doctrinal entre cisterciens et dominicains au xiv^e siècle continue de s'éclaircir.

C. Schabel étudie en point d'orgue le positionnement de Eltville sur la tendance déterministe dominante à la fin du xiv^e siècle. Ce problème concentre les questions sur la connaissance de Dieu, le pouvoir, la volonté, la prescience et la prédestination divines. Il s'avère que les écrits d'Eltville, empreints de l'héritage de ses prédécesseurs, comme Alphonse Vargas de Tolède et John Hiltalingen de Bâle, ont été intensément lus par Nicholas de Dinkesbühl et par les théologiens viennois autour de 1400. M. Brinzei et I. Curut soulignent ainsi l'importance de l'héritage d'Eltville à Vienne et le rôle de ses écrits, dont la richesse théologique, la dynamique intellectuelle et l'éclectisme doctrinal doivent aussi à des théologiens populaires comme Robert Holcot ou Thomas de Strasbourg.

Alice LAMY

Jean de Salisbury, nouvelles lectures, nouveaux enjeux, éd. Christophe GRELLARD, Frédérique LACHAUD, Florence, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2018 ; 1 vol., XVI-296 p. (*mediEVI*, 19). ISBN : 978-88-8450-886-7.

Figure éminente de la renaissance du xii^e siècle, Jean de Salisbury se forme aux arts libéraux sous Abélard, s'adonne à l'étude de la grammaire et des auteurs classiques avec des maîtres comme Guillaume de Conches, Thierry de Chartres ou Pierre Helias, étudie la théologie avec Gilbert de la Porrée et Robert Pullen. Intellectuel hors norme, érudit et curieux, Jean présente un parcours professionnel original (homme d'église et diplomate) et une œuvre inclassable et variée (politique, poétique, polysémique, multiforme) : si l'auteur est connu, il semble aussi d'une richesse inépuisable qui reste encore largement inexplorée. C.G. et F.L. ont donc souhaité relancer les investigations scientifiques sur des aspects de sa pensée et de ses écrits encore mal connus : la tradition manuscrite du *Policraticus* et sa traduction en français, le rapport de Jean à l'église de Cantorbéry et aux grandes figures intellectuelles de son temps, la dimension philosophique de sa pensée, toujours un peu négligée, le rôle de la littérature dans son œuvre, le statut des sciences, sa position sur le tyrannicide.

Une première part. est consacrée à l'histoire textuelle et codicologique des œuvres de Jean de Salisbury. P. Stirnemann inventorie la bibliothèque de Jean à sa mort, au sein de la cathédrale de Chartres, et R. Guglielmetti étudie le manuscrit de Soissons, copie personnelle de Jean, qui offre une photographie précise de l'état d'avancement du *Policraticus* en 1160. Par différentes comparaisons des

corrections insérées dans ce document de référence, aux annotations de manuscrits plus anciens, il s'avère impossible de rétablir un état initial homogène du *Policraticus*.

La seconde part. est dédiée à l'art d'écrire de Jean de Salisbury et à son haut niveau de créativité littéraire. J.Y. Tilliette analyse en particulier l'*Entheticus maior*, texte doxographique, plus que spéculatif, politiquement satirique, plutôt qu'analytique. Ce texte de jeunesse expérimental, bouillonnant et ambitieux, qui tend à réunir, en mosaïque un peu confuse, l'ensemble des enseignements rhétoriques et des contenus conceptuels novateurs chers à Jean, témoigne à la fois d'un esprit ouvert au monde, attaché à la littérature exemplaire mais révèle aussi un esprit foncièrement rationnel et philosophique, plus que poétique. J. Coleman caractérise son art d'écrire comme un art de la persuasion à destination des hommes de pouvoir : il s'agit d'incarner auprès d'eux une autorité politique et religieuse, au service de l'*utilitas publica*, valorisant toutes les ressources aux vertus atemporelles de la rhétorique et de l'histoire, qui s'avère un vecteur pour la connaissance de vérités intangibles, que l'homme ne connaît que de façon probable.

La troisième part. analyse les sources littéraires et philosophiques de Jean de Salisbury, qui nourrit le versant idéal de ses écrits, et contribue à replacer sa production dans son contexte social, culturel et politique. Si Jean domine ses références à certains auteurs bien connus et se montre complice d'un lecteur averti, il en mobilise d'autres sous forme de florilèges, alternant le recours profond et superficiel à un même auteur, en fonction de la stratégie adoptée pour enrôler les hommes de pouvoir et les conduire vers la bonne gouvernance. I. O'Daly montre ainsi comment Horace est convoqué pour critiquer un corps politique peu compétent, tandis que L. Valente étudie les deux sources philosophiques majeures de Salisbury, Augustin explicitement et Pierre Abélard, implicitement (dans la reprise augustinienne des *exempla* d'Aulu-Gelle notamment ou dans sa présentation stoïcienne de la *Cité de Dieu*, livre VIII, d'Augustin), à des fins plus religieuses et pratiques que spéculatives ou contemplatives.

La quatrième part. explore les idées politiques et juridiques de Jean de Salisbury dans le contexte du XII^e siècle, qui irriguent le versant politique de son œuvre. Y. Sassié montre comment Jean s'inscrit dans le mouvement réformateur critique envers l'institution royale, par le recours à quelques exemples positifs sur la royauté dans l'Ancien testament. J.A. Green met au jour la vision originale de Jean, relative au bon gouvernement, et à la question du tyrannicide, qu'il n'exclut pas, de façon originale et sur un mode ironique, et qu'il mobilise pour critiquer les oppresseurs de l'Église. M. Staunton, quant à lui, fait découvrir la dimension pratique de l'œuvre de Jean, qui transparaît dans son action influente et engagée au service de l'église de Cantorbéry.

La cinquième part. est consacrée aux idées philosophiques, politiques et théologiques de Jean de Salisbury. C. Grellard envisage en particulier la question de l'hétérodoxie, qui, à l'instar des autres questions religieuses fondamentales, est retirée du champ d'enquête rationnelle et échappe à la libre discussion sceptique, singulière et valorisée par ailleurs dans la pensée de Jean. L'ensemble de la réflexion de Jean sur la religion et la foi est en effet soumis à l'horizon irréductible

de l'unité de l'Église, ainsi que de son emprise politique, sous l'autorité du pape, et ne peut aboutir à une théorie de la tolérance de la libre parole. Dès lors, les cas hérétiques ne sont envisagés que s'ils mettent en danger l'unité de l'Église. T.J. Ball souligne l'approche toujours plus pratique que théorique de Jean dans les questions sociales et religieuses et pose la question de la cohérence des positions de Jean dans le domaine de l'éthique. Jean s'avère pratiquer la philosophie, de façon irrégulière et discontinue, sans unité ni systématisation. I. Caiazzo définit le statut du *quadrievium* chez Jean, qui éprouve surtout de l'attrait pour la science des astres, en distinguant classiquement la pratique astrologique condamnable et l'approche noble et mathématique. Cette assise conceptuelle lui permet une analyse pénétrante (comme l'avaient fait avant lui Thierry de Chartres et Gilbert de Poitiers) des processus cognitifs humains, depuis l'expérience sensible jusqu'aux universaux.

La sixième et dernière part. étudie la postérité de Jean de Salisbury, qu'E. Marguin-Hamon fait découvrir par le prisme de Dante et de son usage inspirant du *Policraticus* pour nourrir d'importants motifs de sa *Divine Comédie*.

Alice LAMY

Le Couronnement de Louis. Chanson de geste du XII^e siècle. Édition bilingue, éd. et trad. Claude LACHET, Paris, Champion, 2020 ; 1 vol., 360 p. (*Champion Classiques. Moyen Âge*, 53). ISBN : 978-2-38096-004-4. Prix : € 18,00.

Le Couronnement de Louis a, selon la formule de J. Frappier, « la réputation apparemment méritée de compter au nombre des plus anciennes chansons qui nous soient parvenues¹ ». Cette œuvre ancienne et importante était jusqu'à présent accessible à travers deux éditions dont C. L. relève à juste titre, dans son introduction, qu'elles appellent diverses réserves. L'édition d'E. Langlois² propose un texte cohérent, mais composite, largement réécrit dans un ancien français homogène, mais artificiel. L'édition synoptique d'Y. Lepage³ correspond mieux aux exigences philologiques modernes : elle présente, en vis-à-vis, le texte des rédactions C et A (avec variantes de B) ; la version D, très lacunaire, et deux passages particuliers à C sont renvoyés en annexe. Toutefois l'É. apporte au texte de A un nombre important de corrections ou d'ajouts qui paraissent inutiles ou discutables. La nouvelle édition proposée par C.L. s'appuie sur le ms. A² (PARIS, Bibliothèque nationale de France, fr. 1449) que l'on peut juger raisonnablement proche de l'archétype et qui offre un texte de bonne qualité (p. 14–16), non exempt toutefois d'un certain nombre d'erreurs matérielles, de négligences, de lacunes ou d'incohérences, que l'É. a été amené à corriger. Il dresse (p. 22–24) une liste exhaustive de ces interventions, souvent mineures, solidement motivées, et qui sont de plus toujours signalées en note sous le texte édité, avec indication de l'origine de la leçon retenue. Outre la présentation des manuscrits et les principes d'établissement du texte, l'introduction comporte une étude très complète de la langue de A² (p. 24–41) incluant un examen de la versification et de la structure

1. *Les chansons de geste du cycle de Guillaume d'Orange*, t. 2, Paris, 1967, p. 11.
 2. 2^e éd. revue, Paris, 1925.
 3. Genève, 1978.